

# LE JEU NÉOLOGIQUE DANS LES ADAGES D'ÉRASME

CLAUDIE BALAVOINE

*Université de Poitiers*

Fort de sa position à l'extrémité de la chaîne linguistique, de l'éventail accru des choix lexicaux, de la relativisation qu'a subie Quintilien comme maître de rhétorique, et Cicéron comme maître d'écriture, Erasme entend jouer de toutes les ressources d'une langue multiple. Opposé, on le sait, au purisme rigide des cicéroniens qui enferment la langue latine dans un carcan qui en l'immobilisant la tue, il travaille, dans son immense collection d'adages qu'il augmente sans cesse, à l'enrichissement connotatif et extensif du vocabulaire latin. Dans ce monument de la culture érasmienne que l'on choisit ici de regarder comme un dictionnaire, on suivra la piste du néologisme, preuve ultime et paradoxale d'une foi conquérante dans l'inépuisable vitalité d'une langue ancienne.

## I. LA CONCEPTION ÉRASMIENNE DU NÉOLOGISME

Les théories grammaticales et rhétoriques d'Erasme s'enracinent, dans la tradition gréco-latine<sup>1</sup>. Or le problème du néologisme y recoupe celui de l'*onomatopœia*. Le premier est abordé en général avec celui des archaïsmes, le second franchement inclus dans les tropes. Erasme n'échappera pas à cette règle de présentation. Mais sur la place à réserver dans l'écriture à ces formations nouvelles, qu'elles soient mimétiques, (c'est l'*onomatopœia* au sens étroit) ou qu'elle procèdent par composition ou dérivation, Erasme s'écarte autant de la modération de Cicéron, qui préfère malgré tout émailler ses lettres de mots grecs classiques plutôt que de recourir à l'audace du néologisme latin, que des penchants normalisateurs de Quintilien, épris de *perspicuitas* et de *puritas*, pour qui le néologisme serait, en définitive, une sorte de mal nécessaire dont l'inquiétante étrangeté, heureusement, ne saurait résister longtemps à la puissance assimilatrice de la langue<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voir sur ce sujet la thèse indispensable de JACQUES CHOMARAT, *Grammaire et rhétorique chez Erasme*. «Les Belles Lettres», Paris, 1981.

<sup>2</sup> Cf. *Institution oratoire*, I, 6, 41: «Oratio uero, cuius summa uirtus est perspicuitas, quam sit uitiosa si egeat interprete! Ergo ut nouorum optima erunt maxime uetera, ita ueterum maxime noua». Cf. aussi VIII, 3, 30-33.

### 1.1. Néologisme et mot-valise

Erasmus aborde explicitement la question du néologisme dans le *De copia* où, recensant les diverses catégories de mots qui peuvent relever le discours, il en arrive aux *nouata*<sup>3</sup>: «*Nouata trifariam accipi possunt, uel quae finguntur noua, uel quae in alium usum deflectuntur, uel quae compositione nouantur*»<sup>4</sup>. Et d'illustrer d'abord chaque catégorie par un bref exemple: «*Primi generis exemplum fuerit quod, Nero morari dixit prima producta, pro fatuum esse, a Graeca uoce μαρός. Secundi quod Sallustius ductare exercitum dixit cum ductare apud Terentium aliosque ueteres sensum habeat obscaenum(...). Tertii generis sun uilitigator a uitio litigandi, quod ante retulimus (...)*»<sup>5</sup>.

La classification cicéronienne, sur laquelle Quintilien également se fonde, se trouve ici quelque peu bousculée<sup>6</sup>. Elle n'envisageait en effet pour les *nouata uerba* que deux catégories: la composition (*conjungendis uerbis*) comme *uersuti-loquus* ou *ex-pectorat*<sup>7</sup>; et l'invention de vocables nouveaux *sine coniunctione*, comme *senius*, «le vieilleur»<sup>8</sup>, ou *incuruescere*, «s'incourber»<sup>9</sup>, ce que nous serions tentés d'assimiler à la dérivation<sup>10</sup>. En outre Cicéron distinguait clairement, parmi les mots susceptibles de relever le discours, le *nouatum* (néologisme) de *l'inusitatum uerbum* (mot rare), et du *tralatum* (métaphore)<sup>11</sup>.

Or chez Erasmus l'extension d'emploi qui joue sur une précédente métaphore est englobée dans le néologisme. L'exemple qu'il choisit offre une première piste qu'on suivra un instant. *Ductare*, à l'origine simple dérivé de *duco*, est effectivement déjà employé dans la comédie avec le sens précis de conduire chez soi une femme vénale et même, chez Plaute, comme équivalent de *futuere*<sup>12</sup>. Quintilien ne manquera pas de citer comme exemple de

<sup>3</sup> Toutes les citations d'Erasmus seront faites d'après l'édition Le Clerc en 10 t. Leyde, 1703-1706, désignée par le sigle LB.

<sup>4</sup> LBI, 12 A-B «Les néologismes peuvent s'entendre de trois façons: soit les créations verbales, soit les détournements de sens, soit les créations par composition».

<sup>5</sup> «On cite comme exemple de la première catégorie *morari* pour «être fou», créé par Néron sur le grec μαρός (fou), en allongeant la première syllabe. Pour la deuxième catégorie l'expression de Salluste *ductare exercitum* (conduire une armée) alors que *ductare* a chez Térence un sens obscène (...). A la troisième catégorie appartient *uilitigator* (le chicanomane) qui vient de *uitio litigandi* (la passion condamnable de la chicane) et que nous avons déjà relevé».

<sup>6</sup> Sur la dépendance de Quintilien à l'égard de la création néologique et sa dette envers Cicéron, voir KARL BARWICK, «Quintilians Stellung zu dem Problem sprachlicher Neuschöpfung», *Philologus* (NF) 91 (1936), pp. 89-113.

<sup>7</sup> Pour la composition (*uerba coniungere*), Quintilien part de la distinction cicéronienne entre *natiua et reperta* «*quae ex his facta sunt*». Cf. I, 5, 65-70 et VIII, 3, 36.

<sup>8</sup> On ne connaît de ce mot aucun autre emploi que cette citation de Cicéron.

<sup>9</sup> Expression d'Ennius que l'on ne retrouve pas ailleurs.

<sup>10</sup> *Expectorat* et *incuruescere*, sont cependant tous deux formés à l'aide d'un préfixe prépositionnel et d'un suffixe. Il semblerait que la différence provienne de ce que *incuruescere* est formé par l'addition d'un suffixe (ici inchoatif) à un verbe existant, *incuruo*, alors que seule une ressemblance analogique permet de former, à partir de *pectus*, *expectoro* sur le modèle de *exspiro*, *exspuo*, *expello* puisque *pectoro*\* n'existe pas et que le verbe, dans ce dernier cas, ne marque plus la façon de chasser, mais l'endroit d'où l'on chasse. On pourrait risquer la traduction de «excorder».

<sup>11</sup> *De or. III. 152.*

<sup>12</sup> Cf. PLAUTE, *As.* 863, *Poen.*, 868, TÉRENCE, *Phor...* 500, etc.

*cacemphaton* (ou rencontre déplaisante de mots), le *ductare bellum* de Salluste, car «un usage pervers ayant fait dériver un sens établi vers un sens obscène» Salluste, qui emploie pourtant le verbe dans son sens irréprochable et ancien, prête à rire. On notera qu'Érasme, tournant le dos à la prude condamnation de Quintilien, donne, lui, en exemple le *ductare bellum* dont il souligne pourtant l'inévitable connotation obscène. En deuxième lieu, la composition (*quae compositione nouantur*) partie intégrante du *nouatum* chez Cicéron et Quintilien, se voit nettement séparée de la création (*figere noua*) qui est ramenée à un processus unique: la dérivation latine d'un mot grec. Enfin la troisième catégorie, *qui compositione nouantur*, englobe également les dérivés.

Le mot composé, aussi lourd, soit-il, ne fait pas peur à Érasme. En citant les adjectifs de Pacuvius, donnés par Quintilien comme exemples, «*Nerei repandirostrum incuruiceruicum pecus quorum meminit Fabius*»<sup>13</sup>, il omet soigneusement de rappeler la condamnation sans appel dont ils faisaient aussitôt l'objet. Devant «*incuruiceruicum*» («au cou recourbé» ou mieux «coucourbé») «uix a risu defendimus» disait l'*Institution oratoire*<sup>14</sup>. Par sa longueur et ses duplications sonores, l'adjectif latin, pourtant employé dans une tragédie, est indéniablement cocasse. Force est d'en conclure qu'Érasme souhaite voir la *copia* s'ouvrir au registre comique. La saveur qu'il goûte dans ces mots interminables nous est d'ailleurs aussitôt confirmée par l'exemple qu'il ajoute à ceux de Quintilien: *vitiligator*, qui se retrouve dans les *Adages*<sup>15</sup>.

Les purs dérivés, traités par Érasme, on l'a vu, comme une catégorie de la *compositio*, confirment ce goût ludique: «Ad hanc classem pertinent quae deriuatione nouantur ut *uituperones, amorabundus, nupturire, uerbigerari*» dont se régale, dit-il, Martianus Capella, Sidoine Apollinaire et leurs émules. De fait *uituperones* (les critiquailleurs), *amorabundus*, créé par le mime-graphie Laberius, *nupturire*, (brûler de se marier), sont simplement formés à l'aide des suffixes bien connus *-o*, *-bundus*, *-urire*.

Mais il n'est pas sûr que ces exemples constituent de banales créations verbales par dérivation. A y regarder de plus près, on constate que les néologismes, détachés par Érasme comme particulièrement propres à favoriser la *copia*<sup>16</sup>, ajoutent volontiers à la saveur du trope un jeu plus recherché sur le langage.

<sup>13</sup> Cf. QUINTILIEN, *Inst. or.*, I, 5, 67 et I, 5, 70.

<sup>14</sup> I, 5, 70: «Tout cela convient mieux aux Grecs et nous réussit, à nous, moins bien. Je ne crois pas que ce soit un défaut de notre nature mais c'est que nous accueillons favorablement ce qui est étranger; aussi admirons-nous  $\kappa\upsilon\rho\tau\acute{\alpha}\upsilon\chi\epsilon\nu\alpha$  alors que nous avons du mal à garder notre sérieux devant *incuruiceruicum*».

<sup>15</sup> *Vitiligator* (II, XV, 19). Qu'on songe à l'usage comique que fera un Rabelais de ce type de formations. Sur la question, voir LEO SPITZER, *Die Wortbildung als stylistisches Mittel, exempliert an Rabelais, Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, 29 (1910).

<sup>16</sup> Sur la *copia* à la Renaissance, voir nécessairement TERENCE CAVE, *The cornucopian text, problems on writing in the French Renaissance*, Clarendon Press, Oxford, 1979.

Les théoriciens du mot-valise ne se sont guère préoccupés d'étudier le corpus latin et grec<sup>17</sup>. Il est vrai que l'absence de théorie antique explicite sur le sujet pouvait leur faire croire que cette catégorie du jeu de mots n'était guère alors repérable. Il suffisait en fait de regarder du côté des néologismes et plus particulièrement des néologismes dûment étiquetés comme tropes. Ainsi les composés sélectionnés par Erasme, en dehors de l'*incuruiceruicum* obligé, semblent tous relever du mot-valise. Certes le suffixe *-bundus* est incolore, mais il emprunte dans *amorabundus* le *a* du radical verbal et l'on peut aussi bien couper *amor-abundus*, faisant ainsi déborder l'amour<sup>18</sup>. Le suffixe désidératif *-uro* retrouve, à être utilisé avec *nubo*, sa chaude parente phonétique avec *uro*, *ere*, brûler.

*Verbigerare* «se disputer», employé par Apulée, unit *verbutum* à *gero*, conjuguant *uerberare* «rouer de coups» et *belligerare*. Le contexte de l'*Apolo-gie* ne laisse en effet guère de doute sur le valeur belligérante de ce néologisme qu'Erasme, en enrôlant ce verbe dans ses *Adages*, clairement confirme<sup>19</sup>. De même, former le substantif *uitupero*, *onis* sur *uitupero*, *are* quand *uituperator* déjà existe, n'est-ce pas faire surgir, en surimpression connotative, son probable modèle dérivationnel *uerbero*, *are* (fustiger)/*uerbero*, *onis* (vaurien)<sup>20</sup>, cas d'homophonie approximative que l'on pourrait théoriquement, me semble-t-il, intégrer à la catégorie du mot-valise.

Quant au *morari* néronien qui ouvrait la classification, il est déjà ostensiblement jeu de mots. C'est en allongeant en effet la première syllabe du latin *morari*, séjourner, pour créer un néologisme sur le grec μαρός (fou)<sup>21</sup>, que Néron raillait la prétendue démence de Claude.

## 1.2. De l'onomatopœia à la paragoge, ou le piment du grec

La première place accordée au *morari* gréco-latin pourrait bien avoir pour l'auteur des *Adages*, valeur hiérarchique. Très vite en effet le discours théorique tourne à l'apologie des néologismes formés sur le grec.

Erasme, citant de Quintilien «in cibis interim acor ipse iucundus»<sup>22</sup>, propose d'utiliser ces néologismes pour donner du piquant au discours, à condition, bien sûr, d'en user comme de tout condiment, «avec à propos et modération»<sup>23</sup>. Mais à ce titre les néologismes grecs, déjà recommandés par Horace<sup>24</sup>, ont plus de saveur:

<sup>17</sup> Voir sur la question la mise au point théorique récente d'ALMUTH GRÉSILLON, *La règle et le monstre: le mot-valise*. Niemeyer Tubingen, 1984.

<sup>18</sup> Pour Almuth Grésillon cette présence du segment homophone (ici -a-) est la condition *sine qua non* de la formation du mot-valise, qui, en son absence, ne peut exister que par troncation ou enchassement cf. *op. cit.*, pp. 15-19.

<sup>19</sup> Cf. APULÉE, *Apol.* 73, où l'auteur évoque les assauts répétés d'un de ses amis pour qu'il épouse sa mère, et l'adage *Verbigerari* (II, vi. 19): «Apuleius uerbo feliciter nouato *uerbigerari* dixit pro *uerbis digladiari*».

<sup>20</sup> *Vituperator* est fréquemment employé par Cicéron. *Vitupero*, *onis* se trouve chez Aulugelle et Sidoine Apollinaire.

<sup>21</sup> SUÉTONE, *Nér.*, 33. On pourrait le rendre par un mot-valise approximatif: «Néron disait que Claude avait fini de «sé-fou-rner» parmi les hommes», mais on manquerait le raffinement de la racine grecque.

<sup>22</sup> *Inst. or.*, IX, 3, 27. «L'acidité parfois agrmente les plats».

<sup>23</sup> LBI 12 B: «Habent et haec gratiam si modo in loco modiceque uelut aspergantur».

<sup>24</sup> Cf. *A.P.* 52: «Et noua fictaque nuper habebunt uerba fidem si/Graeco fonte cadant parce detorta».

«Porro Graeca Latinis in loco intermixta non mediocrem addunt gratiam. In loco adhibentur, uel cum Graeca uox est significantior ut λογομαχία pro contentione siue rixa, uel cum est etiam breuior ut φίλαντος<sup>25</sup> pro eo qui sibi placet uel cum est uehementior ut ξυναικομανής pro mulieroso uel cum est uenustior ut si quis de rebus arduis sed inutilibus disserentem dicat eum μετεωρολεσχεῖν aut eum qui sibi sapiens uideatur quum sit stultus appellet μωρόσοφον<sup>26</sup>.

On aura noté que ces composés grecs, qui se rapprochent eux aussi des «mots-valises», dans la mesure où ils prédisent par coalescence une double et même contradictoire qualité<sup>27</sup>, cumulent les avantages, si chers au collectionneur d'adages, de *breuitas*, *significantia*, et *gratia*: «Graecae uocis gratiam nulla Latina posset assequi». Outre que le mot grec possède sur le latin l'avantage d'être du grec, c'est-à-dire de permettre cette connivence entre initiés dont les *Adagia* se veulent le commode dictionnaire: «cum nouimus id quod dicimus a quibuslibet intelligi. Ac ne singular persequare quoties inuitat aliqua commoditas recte Graeca Latinis intertextentur praesertim cum ad eruditos scribimus»<sup>28</sup>.

Confirmation nous en est donnée quand Erasme, énumérant les tropes, c'est-à-dire les effets portant sur les mots isolés, en vient à l'*onomatopœia*, un des chapitres les plus libres du traité. Après s'être débarrassé assez vite de l'*onomatopœia* au sens strict<sup>29</sup>, il passe à la *paragoge* (ou addition d'une syllabe à la fin d'un mot)<sup>30</sup>: «Ad eandem formam pertinet Paragoge, id est deductio ac deriuatio nouorum uerborum, ex Analogia sumpta, quae cur nobis etiam sit fugienda, non uideo, si quando sententi postulabit». Erasme se livre alors à une étourdissante démonstration de liberté paragogique, ou mêlant à plaisir néologismes attestés et créations fantaisistes, il cherche à dilater le corpus lexical du latin, en choisissant ses exemples avec une irrévérence toute rabelaisienne: «*Syllaturire* pro eo quod est Syllae mores imitari uelle<sup>31</sup>. Et quemadmodum dicimus *cacaturire*, *micturire*, *esurire*, quid uetat, quo minus iuxta Analogiam dicamus *Dormiturire*, *scripturire*, *proscripturire*, *dicturire*, *bellaturire*, *nupturire*?» Et d'admirer Plaute qui par analogie avec

<sup>25</sup> Αίλαντος, se retrouve dans les *Adagia* (I, III, 92).

<sup>26</sup> LBI, 12 C. «Mieux encore les mots grecs mêlés avec à propos aux mots latins ajoutent une élégance non négligeable. Ils seront à leur place quand le mot grec est plus expressif comme «logomachie» pour un débat ou une querelle, ou plus bref comme «philautiste» pour celui qui est content de lui, ou plus énergique comme «gynécomane» pour l'amateur de femmes, ou plus joli comme lorsque l'on dit de quelqu'un qui disserte sur des questions difficiles et inutiles qu'il «météorologise» ou que l'on appelle celui qui se croit sage quand il est fou «maniasophe».

<sup>27</sup> Sur leur possible acceptation comme telle, voir l'analyse d'ALMUTH GRÉSILLON, *op. cit.* note 17.

<sup>28</sup> LB 17, 12 C: «Car aucun mot latin ne peut égaler la grâce d'un mot grec (...) et pour ne pas entrer dans les détails, chaque fois que nous y trouverons un avantage, nous aurons raison de mêler des mots grecs au latin surtout quand nous écrivons à des gens cultivés.

<sup>29</sup> LBI, 19 D: «Nonnihil accedit uarietatis et ex onomatopoeia, quae fictio nominis dici potest. Quod genus sunt *tarantanra* pro cantu tubae, *sibilus*, *murmur*, *mugitus*».

<sup>30</sup> SELON J. CHOMARAT, *op. cit.* note 1, p. 724, le mot vient d'Apollonios Dyscole. Mais on pourrait aussi penser à Diomède, grammairien du IV<sup>e</sup> s. ap. J.-C. postérieur à Donat, qu'Érasme connaissait bien. Cf. *Grammatici Latini*, ed Keil, t. I 441 17.

<sup>31</sup> Cicéron invente *sullaturire* «brûler de faire son Sulla» pour stigmatiser Pompée (*Att.* 9, 10, 6). Quintilien le cite aussi (cf. *Inst. or.* VIII, 3, 32 et VIII, 6.62).

*graecari* n'hésita pas à créer *uulpinari*: «Pro'αλωηεκίζειν ausus est dicere Plautus».

On voit déjà se profiler le modèle grec. Clair hommage lui est aussitôt rendu: «Et in his quidem fictionibus Graeci longe sunt feliciores. Quorum sunt illa *Cretissare*. *Platonissare*, aliaque innumera». L'exemple est à suivre d'urgence car la langue latine a besoin de *copia* renouvelée pour continuer à vivre: «Qua quidem in re longe lateque dissentio ab his, qui uocem omnem ceu barbaram horrent, quam apud M. Ciceronem non legerint».

On retrouve *Vulpinari*, *Cretissare* et *Platonissare* dans les *Adages*<sup>32</sup> et, à leur image, une abondance de ces *facticia*, richesses passées et à venir de la langue, qu'il nous faut à présent formellement et sommairement classer<sup>33</sup>.

## II. TYPOLOGIE DU NÉOLOGISME-ADAGE

Tous les néologismes recommandés pour la *copia* ne se retrouvent pas dans les *Adages*. Non que ceux-ci répugnent à enrôler les mots isolés, à qui ils font au contraire la part étonnamment belle. Mais ces adages-mots doivent au moins souscrire à l'exigence fondamentale d'obscurité festive<sup>34</sup>. Pour y figurer les néologismes auront donc avantage à se faire grecs, et mieux encore à adopter un travestissement *neuf*. Alors, plus surprenants et marquant un degré supérieur de savoir, ils se prêteront mieux au rôle de corps étranger plaisant et légèrement énigmatique qu'Erasmus entend conférer à ses *adagia*.

Non seulement *amorabundus* ou *nupturire* ont un sens obvie, mais ils ne comportent même pas une once de métaphore. Quant à *sullaturire*, qui pourrait à cet égard faire l'affaire, il est trop connu. Les néologismes que l'on peut relever dans les *Adages* ont en commun d'être énigmatiques —et pour cela, en général, d'origine grecque—, et d'apparaître comme des condensations emblématiques. On séparera, pour plus de clarté ces deux aspects, commençant par le plus extérieur et le plus évident.

### 2.1. Citations

Les *Adagiorum chiliades* sont originellement une collection de façons de parler, remarquables et piquantes, cueillies dans les œuvres des auteurs<sup>35</sup>. Le néologisme-citation doit donc nécessairement y avoir sa place. Mais elle y est bien restreinte. On distinguera ici trois cas, le néologisme paradigmatique, comme on le verra gréco-latin, le néologisme latin et le néologisme grec.

<sup>32</sup> *Cretiza cum Cretensi* (I, ii, 29), *Aut Plato philonissat, aut Philon platonissat* (II, vii, 71), *Vulpinari cum uulpe* (I, ii, 28).

<sup>33</sup> Cf. LB/19 F, «Haruum igitur omnium rerum obseruatio copiam orationis non mediocriter adiuuabit propterea quod in his factitiis nominibus magna pars opum linguae Latinae sita est» L'adjectif *facticius* est employé par Priscien (2, 31) pour désigner les mots formés par *onomatopœia*.

<sup>34</sup> Sur l'esthétique des *Adagia*, voir mon article «L'essence de marjolaine ou de qui, de l'adage, retint Erasme», *La Licorne*, publication de la Faculté des Lettres de Poitiers, 1979/3, pp. 159-183.

<sup>35</sup> Cf. *ibid.*

Rares sont les créations latines, comme le néronien *morari*. Erasme ne pouvait donc manquer le passage où Suétone énumère les sophistications linguistiques d'Auguste: «ponit assidue pro stulto “*baceolum*” et pro cerrito, “*uacerrosum*” et “*uapide se habere*” pro male et “*betizare*” pro languere, quod uulgo “*lachanizare*” dicitur»<sup>36</sup>.

Trois sur cinq de ces originalités figurent dans les *Adages*. Ainsi lit-on, pour *Betizare*: «*Lachanizare* uulgo dicebant pro languere, teste Suetonio in uita Octauui Caesaris, pro quo Augustus nouauit *betizare*. Quadrabit et in insulsos et insipidos»<sup>37</sup>. Partant d'un néologisme grec où un verbe est formé par dérivation d'un substantif, Auguste traduit donc en latin le substantif initial et lui applique une suffixation latine. Λάχανον désigne de façon générale le légume. Sur le latin *betis*, *is*, la bette, pris comme son équivalent, il aurait créé (*nouauit*) *betizare*, «bettiser». Erasme se fera un plaisir de décalquer ce procédé de création et l'on peut dire que les néologismes d'Auguste et de Néron lui servent de paradigme dérivationnel.

On se souvient que *pergraecari* (IV, i, 64) figurait, ou presque, dans la liste des exemples de *paragoge* à suivre. Employé par Plaute avec le sens de «mener une vie de plaisirs», il est indéniablement plus clair, et plus plat, privé qu'il est de la savoureuse étrangeté du grec et de l'énigme érudite d'une allusion emblématique. Aussi n'est-il accepté comme adage que sur la garantie des néologismes, au sens plus précisément voluptueux, qu'il semble subsumer: «Χαλκιδίγειν, λεσβιῆν, κρητίζειν, et id genus alia complura quid est quo minus habeatur adagium apud Latinos quos in *Mostellaria* dixit Plautus *pergraecari* i.e. genialem agere uitam?».

*Vulpinari* se retrouve, lui, dans l'adage *Vulpinari cum uulpe* (I, ii, 28) avec un commentaire qui souligne la passion inquiète de la croisade menée par Erasme en faveur du néologisme: «Quod autem nos ἄλωπεκίγειν uertimus *ulpinari*, ne quis hoc uerbi tanquam nostrum ac nouum aspernatur, citatur ex M. Varrone a Nonio Marcello. Sic enim ausus est dicere *vulpinari* pro ἄλωπεκίγειν quemadmodum Horatium *iuuenari* pro νεανίγειν». Garants fameux, mais qui, nous le verrons, manqueront souvent à l'appel.

Erasme transcrit parfois, sans leur faire subir la moindre altération, ces dérivations grecques populaires que lui livraient abondamment Diogenianus, Suidas et Hesychius. Ainsi ne se donne-t-il pas la peine de latiniser λιγνπτιάζειν (III, v, 39), cité par Synésius dans son *Eloge de la calvitie*, qui se dit des «astuti et impostores», en raison des mœurs de cette nation ou κλειτορίζειν (III, ii, 18) qui, selon Diogenianus, «uulgato conuicio dicebantur ii qui puerorum amoribus oblectarentur aut, ut ait Diogenianus, mulieres immodice libidinosae».

<sup>36</sup> Suétone, *Aug.*, 87.

<sup>37</sup> *Adag.* II, iv, 72 «Selon le témoignage de Suétone *lachanizare* était une façon grossière de dire “être languissant”, et Auguste le rendit en créant *betizare*. L'adage conviendra aux individus balourds et ternes».

<sup>38</sup> Doublet de *boare*, employé par Varron et Pacuvius.

## 2.2. Les créations érasmiennes

Mais rares sont les néologismes qu'Érasme se contente de simplement recopier dans sa collection. Sensible, probablement, au nécessaire affaiblissement que subit un néologisme à être repris plusieurs siècles plus tard, il s'applique joyeusement à leur redonner le lustre de la nouveauté en les latinisant. Pour ce faire il opte tantôt pour une transposition, totale ou partielle, tantôt pour une simple transcription qui loin d'être innocente, porte sournoisement l'étrangeté barbare à son comble.

Dans la première on trouve *repariazare* (III, ii, 67) où une simple substitution de préfixe permet de traduire ἀνα παριάζειν. Le sens de ce proverbe, est «dénoncer un traité» et s'appuierait sur un épisode historique célèbre où les habitants de Paros auraient sans vergogne rompu un pacte.

*Beotissare* (V, i, 77) est une heureuse création érasmiennne pour rendre le grec βωτιάγειν «beugler comme un Béotien», l'une des gracieusetés dont Eschine gratifie Démosthène: «Inter conuicia quibus Aeschines lapidat Demosthenem etiam illud obiecit quod Beotorum more uociferaretur immodice et indecore». Selon Érasme il y a en effet dans le verbe grec une «allusio ad boum mugitum». On comprend alors que *beotissare*, mot-valise qui semble combiner *Boeotus* le Béotien et *boere* beugler<sup>38</sup>, répond assez heureusement à la double allusion.

*Penicissare* (III, ii, 94) «perruquer», pour «*fucum facere*» (jeter de la poudre aux yeux), qui se dit aussi φενακίζειν, semble également du côté de la traduction. Il entend en effet équivaloir au grec πηνικίειν formé sur πηνίκη «comam non genuinam» auquel Érasme semble avoir trouvé l'équivalent latin, approximatif et comique, de *peniculus*, exactement touffe de poil, plumeau.

*Coturnissare* (III, ii, 24) est de même formé par Érasme sur *coturnix* la caille, traduction du grec κίχλη la grive, dont serait dérivé κικλίζειν «manger des grives» d'où «vivre dans la luxure». Fausse étymologie que rapporte Érasme et qui explique sa création néologique<sup>39</sup>.

Érasme respecte parfois aussi le mot grec, se contentant de le transcrire en latin. Pour le choix du suffixe il suit alors, selon son humeur semble-t-il, tantôt le modèle augustéen en *-issare* ou *-izare* (les deux graphies coexistent souvent pour un même adage) tantôt le modèle néronien en *-ari*.

Ainsi dans *episcythizare* (II, iii, 17) le préfixe est resté grec, peut-être pour mieux tenir à distance la barbarie de cette intempérance: «Atque utinam hic mos plus quam barbaricus intra Scytharum ac Thracum fines constitisset nec ad nos usque dimanasset. Non enim solum bibimus intemperante uerum etiam cogimus alios ad bibendum»<sup>40</sup>.

<sup>38</sup> Doublet de *boare*, employé par Varron et Pacuvius.

<sup>39</sup> «Se disait proverbialement de ceux qui se nourrissaient de cailles et de grives ou qui riaient avec lascivité et sans retenue. Conviendra donc aux gourmands et amateurs de friandises ou aux amateurs de jeux lascifs».

<sup>40</sup> «Et plût au ciel que cette coutume plus que barbare (de boire sans retenue du vin pur) ait été contenue dans les frontières des Scythes et des Thraces et n'ait pas dégouliné jusqu'à nous: car non seulement nous buvons sans retenue mais nous obligeons même les autres à boire».



*Cothonisare* (IV, vi, 69) «boire comme un trou» est une pure transcription du grec κωθωνίζειν, car κώθων, poculi genus» est inconnu en latin, qui ne connaît qu'un *cothon. onis*, port creusé de main d'homme.

Le barbarisme se fait parfois plus sournois, pour peu que le latin possède un mot proche de celui sur lequel est formé le néologisme grec. Ainsi pour *thunnissare* (II, vi, 90) «thonifier», c'est-à-dire «stimuler»<sup>41</sup> qui semble dérivé directement de *thunnus*, «le thon», mais qui transcrit un adage grec rapporté par Diogenianus<sup>42</sup> et n'est pas recensé en latin.

*Lesbiari* (III, vii, 70) a une allure plus latine encore et *Lesbius*, «de Lesbos», existe bien, mais il s'agit d'une pure création sur le grec λεςβιάγειν qui a le sens de *polluere*.

Au même type de formation appartient *Corinthiari* (IV, iii, 68), qui doit à la célébrité des courtisanes de Corinthe de signifier «fréquenter les putains» ou «être souteneur»: «Καρινθιάζεσθαι ueteres uulgato ioco dicebant eos qui scortationibus ac lustris indulgerent, quiue lenocinium exercerent».

De formation similaire, *Siphniassare* (III, v, 85) a une allure a priori plus barbare, bien que *Siphnius* «de Siphus» (une des Cyclades) existe en latin. Mais sans le relai du grec σιφνιάζειν on ne pourrait en deviner le sens vulgaire de *manum admouere postico* «mettre la main aux fesses», donné par Suidas. «Sumptum esse a moribus Siphniorum qui libidinis causa id facitare consueuerint». La même remarque vaut pour *Chalcidissare* (III, II, 40) qui renvoie, cette fois, aux mœurs des habitants de Chalcis, capitale de l'île d'Eubée (en latin *Chalcidenses*) connus surtout pour leur avarice.

Mais on a dû, pour mieux dégager les processus de formation de ces barbarismes, gommer quelques détails des commentaires qu'il faut maintenant laisser parler.

### III. FONCTION DU NÉOLOGISME-ADAGE

#### 3.1. *Le néologisme-adage ou le raccourci emblématique*

Le néologisme, comme tout autre adage, peut-être simplement métaphoriquement détourné de son sens propre. *Episcythizare* (II, iii, 17), qui signifie boire sans retenue du vin pur, sera employé pour désigner toute autre forme d'excès: «Commode deflectas liceat ad cuiusuis rei intemperantiam et immodicum usum». De même *Sellissare* (IV, iii, 28) qui signifie proprement «faire son Sellus» c'est-à-dire vivre au dessus de ses moyens dénoncera toute ostentation sans fondement: «Torqueri poterit in eos qui se doctrina iactitant ac uenditant opinione cum a litteris sin alieni». Mais l'on peut serrer de plus près l'analogie avec le processus emblématique<sup>43</sup>.

<sup>41</sup> Cf. *infra*. 3-1.

<sup>42</sup> Diogenianus, V, 25 in *Paroemiographi Graeci*, ed. Leutsch & Scheneidewin.

<sup>43</sup> Sans entrer dans le détail, on posera que, si le phénomène emblématique a nécessairement attendu la publication des *Emblemata* d'André Alciat en 1531 pour mériter ce nom, il la précédait, en Italie surtout, d'un bon demi-siècle.

*Betizare* et *lachanizare* ne constituaient pas seulement un paradigme formel. Formés sur un nom de plante, ils ont, au XVI<sup>e</sup> siècle, un autre mérite, celui d'apparaître comme des condensations emblématiques. On sait que λάχανον signifie aussi la laitue, dont les vertus anaphrodisiaques sont bien connues et à laquelle Alciat consacra un emblème<sup>44</sup>. *Magadari* (IV, vi, 58), transcrit le grec μαγαδίζειν formé sur μάγαδι instrument de musique un peu mystérieux, cithare ou flûte à deux tuyaux, sur lequel Athénée longuement disserte. Mais qu'importe s'il n'est point, sur la structure de l'instrument, de doute possible: «Verum hoc nihil ad prouerbium quando constan origanum esse διφωνον quod rappoder simul emittit geminam uocem, grauem et acutam». A l'image des emblèmes abondamment fournis par les instruments de musique, *Magadari* pourra donc parfaitement stigmatiser le double langage. Et quand Erasme s'excuse implicitement à la fin de son commentaire, de sa traduction de κίχλυ par *coturnix* («Nam auctores uarie uocem hanc transferunt»), il y a fort à parier que son choix n'est pas étranger à la valeur emblématique bien attestée de la caille comme symbole d'impureté<sup>45</sup>.

Pour χταχορίζειν (III, vii, 76) «battariser», balbutier ou bégayer, Erasme se livre à une conjecture toute personnelle qui démonte clairement sa conception foncièrement emblématique du néologisme. Car négligeant l'étymologie qui fait dériver ce verbe d'un certain Battos affligé de ce défaut d'élocution, il préfère le rattacher à Βασδάριον «qui signifie “renard” chez les Cyrénéens», ce qui l'amène à donner à l'adage le sens de *pro dolo male agere*. Il est certain que la valeur métaphorique du néologisme est considérablement affaiblie si l'on fait dériver ce verbe du nom d'un individu obscur dont les caractéristiques, à la différence de celles d'un Sylla, ne peuvent être connues de tout homme cultivé. Un animal en revanche porte en lui un potentiel emblématique qui reste transparent dans le néologisme qui l'exploite. Charme qu'Erasme retrouve dans *thunnissare* adapté du grec θυννίζειν. Selon lui les Grecs l'utilisent métaphoriquement «pro stimulare punge-reque uel quod hic piscis quo sit palato gratior pungi soleat, uel quod ipse piscis adurat pungatque contactu»<sup>46</sup>. Pline et Athénée, pourtant invoqués, racontent en fait une toute autre histoire sur une bestiole qui se fiche dans les thons<sup>47</sup>. Mais Erasme préfère se fier aux erreurs sélectives de sa mémoire et trouver à la signification du verbe grec une justification métonymique, ressort si fréquent de l'emblème<sup>48</sup>.

### 3.2. *Peruersa festiuitas*

On aura d'abord noté que les néologismes grecs ainsi enrôlés sont tous de formation populaire. Erasme ne les recueille pas chez les meilleurs au-

<sup>44</sup> ALCIAT, *Emblemata*, «*Ammuletum Veneris*» (LXXVII) ou *Lasciua* (LXXIX).

<sup>45</sup> *Coturnix* est également chez Plaute une appellation caressante. Sur la caille, cf. P. VALERIANO, *Hieroglyphica*. Bâle, 1556, XXIV, 46 sq.

<sup>46</sup> II, vi, 90: «les Grecs utilisent métaphoriquement ce verbe pour dire aiguillonner, piquer, soit que ce poisson soit plus savoureux quand il a été aplati, soit que son contact soit irritant et piquant».

<sup>47</sup> Cf. PLINE, *Hist. nat.*, IX, 54 et ATHÉNÉE, *Deipn.* VII, 302, b-c.

<sup>48</sup> Je n'ai trouvé en effet cette explication ni chez Diogenianus ni chez Suidas.

teurs, mais la plupart du temps chez les parœmiographes, ce qui ne saurait surprendre, et dans le dictionnaire de Suidas ou dans celui d'Hésychius où leur familiarité est régulièrement soulignée, au mieux chez Aristophane. Lui-même souligne volontiers cette origine vulgaire: ainsi κορινθιάζεσθαι (*Corinthiari* IV, iii, 68) se disait anciennement «*uulgato ioco*» pour les amateurs de prostituées. Βατταφίζειν (III, vii, 76) s'employait également «*uulgo*» pour ceux qui bafouillaient. *Lachanizare* (II, iv, 72) se disait «*uulgo*» pour *languere*. Un premier niveau de perversité linguistique consiste donc à ériger en raffinement supérieur d'érudition le langage le plus grossier des Anciens<sup>49</sup>.

Mais Erasme va plus loin encore. Ces néologismes-adages ont très souvent une connotation obscène qu'il souligne avec complaisance. Pour *Corinthiari* il ne peut s'empêcher d'ajouter que le métier, de son temps, ne rapporte nulle part autant qu'à Venise. Pour *chalcadissare* il pouvait se contenter du sens bien attesté par la comédie grecque d'être avare comme un chalcidien, mais il va chercher chez Hesychius l'accusation supplémentaire de pédérastie pour réserver le néologisme à la dénonciation de ce vice: «Hesychius indicat eam gentem male audisse ob foedos puerorum amores, hinc natum proverbiu conuicium in simili morbo obnoxios». Pour *Phicidissare* qui se disait aussi bien d'un rhotacisme excessif que de la pédérastie, il fait passer en premier la valeur érotique<sup>50</sup>. On voit à quel point la barbarie des mœurs contre nature et celle du langage corrompu se rejoignent pour justifier l'emploi d'un barbarisme.

Pour l'innocent *magadari*, qu'il donne ailleurs comme synonyme de «ex eodem ore calidum et frigidum efflare»<sup>51</sup>, il termine son énumération des doubles langages par «pudice et obscaene loquentes».

Un pourcentage important de ces créations lexicales comme *lesbiari*, *siphniassare*, *phicidissare*, κλειτορίχζειν ne sont pas innocentes. *Betizare* et *lachanizare*, à cet égard aussi paradigmatiques, ont de toute évidence un sens obscène. Erasme en est si conscient, que dans son commentaire à l'adage *Baceli similis* (I, vi, 11), il corrige, après Ermolao Barbaro, l'incompréhensible *baceolus* que se plaisait à utiliser Auguste pour dire «stupide», en *Bacelus*, lui restituant son sens premier, attesté par Suidas, de «châtré»<sup>52</sup>.

On s'interroge alors sur l'utilité qu'est supposé avoir le relevé de pareils néologismes. Ne se rencontrant pas chez les auteurs, ils n'ont pas besoin d'être élucidés<sup>53</sup>. Resterait la correspondance humaniste. Mais on se demande alors quel démon pousse Erasme à relever comme adage un *lesbiari*,

<sup>49</sup> Sur ce concept complexe de *vulgus* dans les *Adages* voir l'art. cit. note 34, p. 182.

<sup>50</sup> «*Phicidissare* (III, ii, 41) dicebantur uulgo puerorum obscoenis amoribus dediti. Quidam malunt ad eos referre qui littera q immodice et ad fastidium usque consueuerint uti».

<sup>51</sup> En I, viii, 30.

<sup>52</sup> *Baceli similes*: «In cinaedos ac parum uiros dictum aut in magnos quidem corpore sed animo stupidos. Tractum a forma moribusque Baceli cuiusdam. Ait Suidas *Bacelum* proprie significare eum qui sit exsectus, eoque in molles dici, quod hoc morbo potissimum laboret illud hominum genus».

<sup>53</sup> C'est l'une des justifications qu'Erasme donne à sa collection d'adages.

qui cumule les vices des habitants de Lesbos, inventeurs, disait-on, de la *fellatio* et de l'*irrumatio*. Pour quel usage, lui qui feint de croire, avec une innocence suspecte, que la chose a disparu si le mot demeure: «Nam vox etiam num manet tametsi rem iam olim e medio sublatam arbitror»? Le mot ne figure donc dans les adages que pour le plaisir.

On avait déjà pu entrevoir, à travers les autres exemples qu'Erasmus énumérait dans ses chapitres du *De copia* sur le néologisme et l'*onomatopœia*, l'effet libérateur que semblait avoir sur son écriture la formation néologique. Tout se passe comme si, tenu par les exigences de pudeur que lui impose sa condition de chrétien, il ne devait qu'à l'étrangeté hors normes du néologisme de pouvoir dire aussi l'obscène. Place symptomatique, c'est juste avant d'aborder les avantages des *nouata uerba*, qu'il récuse avec virulence l'emploi des *obscaena*: «Obscaenas uoces oportet ab omni Christianorum sermone procul abesse»<sup>54</sup>. Et la clef de cette apparente contradiction pourrait bien être livrée par la dernière phrase de ce chapitre: «Ab his igitur quae *manifestam* habent *obscaenitatem* in totum est abstinendum»<sup>55</sup>.

Mais au-delà de cette tortueuse caution de l'obscénité déguisée, les néologismes-adages d'Erasmus introduisent, au cœur même de son entreprise lexicographique, une subversion plus profonde. Certes, cette floraison du barbarisme gréco-latin dans les *Chiliades* pourrait simplement relever de cette *festiuitas*, et témoigner de cette irrépressible fascination pour le grec au voile obscur, qui dans les autres adages si souvent s'avouent<sup>56</sup>. Mais le jeu est ici pervers qui se retourne et contre le latin et contre le grec. Car dans le même temps où il enrichit la langue latine, le néologisme érasmien lui inflige l'incongruité explosive d'un barbarisme et, dans le même temps où il emprunte à la langue de la civilisation grecque, il lui fait dénoncer les défauts, vices et turpitudes du peuple qui la parlait: le barbarisme accrocheur des néologismes-adages pourrait bien être alors l'effet recherché, pour sa ludique provocation, certes, mais aussi parce qu'il est le plus apte à dire la barbarie, inversion diabolique qui transforme le Grec en *barbaros*<sup>57</sup>.

<sup>54</sup> LBI, 11 D.

<sup>55</sup> LBI, 12 A. C'est nous qui soulignons.

<sup>56</sup> Sur la *festiuitas* et l'*obscuritas* dans les Adages, voir l'art. cit. note 34.

<sup>57</sup> Plusieurs de ces néologismes-adages dénoncent le défaut de prononciation, vice originel qui fonde le barbare comme *Laryngizein* (IV, ix, 94) que Démosthène utilise pour se moquer de l'élocution d'Eschyne, et qui par métaphore stigmatisera l'orateur qui cherche à émouvoir en forçant sa voix au lieu d'argumenter, ou l'onomatopée βατταρίζειν (III, vii, 76), «balbutier». Ou à la fois la corruption des mœurs et celle du langage, comme *Phicidissare* (cf. note 50).